

Gide, fils spirituel de Flaubert

La relation de Gide avec Flaubert est d'abord géographique : l'avenue Gustave Flaubert — anciennement rue de Crosne-Hors-Ville où séjourna Flaubert avec sa mère — relie deux rues gidiennes : la rue de Crosne et la rue de Lecat où vivaient deux oncles Rondeaux. Enfant, Gide logeait épisodiquement chez le premier, tandis que sa future épouse Madeleine, fille du second, résidait rue de Lecat, tout près de l'Hôtel-Dieu, lieu de naissance et d'enfance de Gustave Flaubert dont le frère médecin Achille avait soigné le grand-père de Gide, Edouard Rondeaux.¹

Gide a dix ans en 1880 lorsque Flaubert meurt.² Les publications posthumes de celui-ci se succèdent : *Bouvard et Pécuchet* en 1881, *Par les Champs et par les grèves* en 1886, la *Correspondance* en quatre tomes de 1887 à 1893.

Le 5 janvier 1888, Gide écrit qu'il a lu " beaucoup de *Salammbô*. "³ Le 20 août, c'est au tour de *Madame Bovary*.⁴ Pas de commentaires pour la première œuvre et la seconde semble peu lui plaire sauf la fin qu'il compare à du Michelet.⁵

Cependant, le 5 octobre de la même année, il note : " L'étude de Paul Bourget sur Flaubert et sa préface m'ouvrent un monde d'idées troublantes et de ravissements. "⁶ Le 19 décembre, il relit *Salammbô*, puis le 27 février 1889, parmi Zola, Huysmans et Maupassant, il énumère *La Tentation de St-Antoine* (partie),

¹ Cf. *André Gide ou la vocation du bonheur*, Tome I, 1869-1911, Claude Martin, Fayard, 1998, p. 33.

² Le père de Gide meurt quelques mois plus tard.

³ *Journal I*, Pléiade, 1996, p. 39.

⁴ Id. p. 25.

⁵ Id. p. 31.

⁶ Id. p. 35. Dans cet article, Bourget situe Flaubert dans " l'école de l'art pour l'art " et lui attribue " le désir d'accorder le romantique et le savant qui se battaient en lui. " (In *Essais de Psychologie contemporaine*, Gallimard, 1993).

L'Éducation sentimentale, la moitié du premier volume de la *Correspondance* et trois textes parus dans l'édition de *Par les Champs et par les grèves : Lettre au conseil municipal de Rouen, A bord de la "Cange", et Novembre*.

C'est une période déterminante pour le jeune homme. Au printemps 1888, il sympathise avec Pierre Louÿs ; en octobre, il s'inscrit au lycée Henry IV, et, début 1889, il décide de préparer son bac à la maison. En février 1889, Louÿs lance la *Potache Revue* qui accueillera Gide en son deuxième et avant-dernier numéro sous la signature exotique de Zan - Bal - Dar.

Soudain, se produit la révélation flaubertienne :

21 février 1889 : " Je relis le chapitre de *Salammbô* avec le serpent : plus on le relit, plus le style vous subjugué et vous éblouit. C'est une fulgurante mosaïque. " ⁷

28 février : " (Flaubert.) Les évocations de *La Tentation* m'ont fait frissonner ce matin quand je les lisais à haute voix, comme une liqueur trop forte. Le dialogue de la Chimère et du Sphinx. "

Ce mois-là, Gide propose à Louÿs de tenir un carnet à deux. Pour ce *Nous deux*, il rédige une préface datée du 30 février où il donne en exergue une longue citation de la *Préface aux Dernières chansons de Louis Bouilhet* de Flaubert parue dans *Par les Champs et par les grèves* : " Y a-t-il quelque part deux jeunes gens qui passent leurs dimanches à lire ensemble les poètes, à se communiquer ce qu'ils ont fait..." ⁸ A l'évidence, Gide identifie son amitié pour Louÿs avec celle de Flaubert pour Bouilhet.

La *Préface aux Dernières chansons...* eut un profond retentissement sur Gide. Le 24 décembre 1924, évoquant sa découverte de Schopenhauer, il ajoute : " Mais déjà certaine phrase de Flaubert m'avait donné l'éveil. Elle se trouve, je crois, dans la préface aux poésies de Bouilhet. Je me souviens de la révélation que ce fut pour moi lorsque Pierre Louÿs m'en donna lecture (nous étions encore en rhétorique). Ce sont des " conseils " que Flaubert donne à un jeune homme qui se propose d'écrire. Il y dit (je ne répons point de la citer exactement) : " Si le monde extérieur ne vous apparaît plus que comme une illusion pour la décrire..." ⁹

Le 11 mars 1889 : " Quelle griserie de se sentir la vie prédite en lisant

⁷ *Journal I*, Pléiade, 1996, p. 46. Relecture de *Salammbô* en 1908 : " J'ai précisément relu, le mois dernier, en Italie, ce livre admirable que je n'estimais pas suffisamment [...] Par horreur de la réalité quotidienne, il s'est épris surtout ici de ce qui en différait..." (Id. p. 595)

⁸ Cf. Id. note 2, p. 1356.

⁹ Id. p. 1271. En 1949, dans son entretien avec Jean Amrouche, Gide revient sur cette Préface : " Elle me parut à ce point importante que j'en fis vraiment une espèce de credo." Il évoque également la "grande influence" de *La Tentation de saint-Antoine* et de la correspondance de Flaubert (*André Gide*, Eric Marty, La Renaissance du Livre, Tournai, 1998, p. 150.)

certaines pages de jeunesse qu'on croirait avoir écrites soi-même. / Le *Novembre* de Flaubert m'a mis le cœur en feu. ¹⁰ Gide cite ensuite deux paragraphes de ce texte : " N'usant point de l'existence, l'existence m'usait. Mes rêves me fatiguaient plus que de grands travaux..." ¹¹ (Six mois plus tard, Louÿs conseillera à Gide qui prépare *Les Cahiers d'André Walter* : " Écris si tu veux ton *Novembre*, sans publier." ¹²)

Gide poursuit sa découverte de Flaubert :

26 mars 1889 : " Les lettres de Flaubert, le récit de sa vie, de sa jeunesse surtout, tout cela m'enflamme la cervelle..."

Le lendemain : " Ce Flaubert est grisant : à lire ses lettres, il me prend des rages énormes de voyager, d'éprouver des sensations nouvelles, inconnues..."

Et le 29 ou 30 mars (mi-carême) : " Depuis que je lis les lettres de Flaubert, je me sens un tel désir de voyager que je prends les volumes de Reclus et fais sur les cartes les voyages les plus exquis..."

Début avril, Gide projette d'écrire sa propre *Éducation sentimentale*. Le 8 avril, il cite un extrait de la lettre du 13 mars 1850 où Flaubert raconte à Louis Bouilhet une nuit amoureuse en Egypte : " J'ai passé la nuit dans des intensités rêveuses infinies..." ¹³ Les *Feuillets* de 1889 esquissent ce projet d'*Éducation Sentimentale*. ¹⁴ En 1934, un " Fragment de la *Nouvelle Éducation sentimentale* " sera publié en ouverture des *Oeuvres complètes* de Gide.

Et c'est sur les traces de Flaubert que, cet été-là, Gide souhaite explorer la Bretagne. Dans *Si le grain ne meurt*, il raconte l'opposition maternelle à ce voyage et précise : " J'appelai Albert à la rescousse ; lui qui m'avait fait lire *Par les Champs et par les grèves*, comprendrait mon désir ; il plaiderait pour moi..." ¹⁵ A

¹⁰ Gide a 19 ans lorsqu'il lit ce texte écrit par un jeune homme de vingt ans.

¹¹ Le fragment de *Novembre* de 1886 ne donne que huit pages (avec quelques variantes édulcorantes) de cette narration érotique d'un amour impossible, aujourd'hui publiée en Livre de poche (95 pages). Les fragments se trouvent pp. 43-44 : " Quelquefois, n'en pouvant plus [...] regardant l'Asie!" ; pp. 77-78 : " Il pleuvait. J'écoutais [...] d'un baiser de colombe qui s'éveille." ; pp. 87 à 89 : " Bientôt on me connut. [...] de pampres et de lauriers."

¹² Cité par Paul Iseler dans *La Jeunesse de Gide vue par Pierre Louÿs*, Ed. du Sagittaire, 1937. On trouvera cette lettre dans les *Correspondances à trois voix, 1888-1920*, Gide - Louÿs - Valéry, édition établie par Peter Fawcett et Pascal Mercier, Editions Gallimard, 2004, pp. 99 à 103.

¹³ Correspondance de Flaubert, première série, Bibliothèque-Charpentier, p. 285.

¹⁴ *Journal I*, Pléiade, 1996, pp. 107 à 109.

¹⁵ Le chapitre V de *Par les Champs...* contient la narration extraordinaire d'une promenade le long de la mer. On peut y découvrir une sorte de préfiguration des *Nourritures Terrestres* : "Ah ! de l'air ! de l'air ! de l'espace encore ! [...] Nous avons besoin jusqu'au bout d'abuser de notre plaisir et de le savourer sans rien en perdre [...] Ah ! que notre verre est petit, mon Dieu ! que notre soif est grande ! que notre tête est faible !" (Bibliothèque-Charpentier, 1924, pp. 128 à 135.) A noter également, une description du corps masculin : " Les jeunes garçons nus sortaient du bain..." (Id. p. 225) qui trouve un écho dans les bains guettés par Gide en Bretagne lors de ses deux voyages de 1889 et 1891 (Cf. la préface d'Eric Marty, *Journal I*, Pléiade, 1996, p. XXII). Dans *Par les Champs...*, Gide aura pu aussi bien se reconnaître à travers les pages consacrées à l'auteur de *René* : " Je me

l'instar de Flaubert, Gide relate son voyage et le publie.¹⁶

Dés lors, la vocation littéraire de Gide prend son essor. En octobre 1889, après avoir obtenu son baccalauréat, il décide d'arrêter ses études pour écrire. L'année suivante, il rédige *Les Cahiers d'André Walter*.¹⁷

La récente publication de la correspondance entre Gide et Louÿs livre d'autres confidences. En décembre 1889 : " La correspondance de Gustave¹⁸ fait rudement philosopher ; cela est sublime : il te faut lire cela, mon vieux bon. Les lettres à Louise Colet semblent des chapitres d'*Adolphe*. [...] Décidément je ressemble plus à Gustave qu'à Gérard Labrunie dit Nerval. " ¹⁹ Début juillet 1890, Gide relit *Madame Bovary* et les lettres de Flaubert, ce qui génère une missive dithyrambique : " Maintenant : apprends que Flaubert est colossal. Jamais je n'épuiserai mon admiration pour ce type. *Madame Bovary* est bien mal écrit, mais sa correspondance ! mâtin ! " ²⁰ Dans cette page, Gide propose à Louÿs de lire ensemble Flaubert qu'il nomme " le Grand Maître " et il se réjouit de la stimulation pour sa propre écriture : " C'est prodigieux d'emballement, de pensées, de philosophie, de critique ", " C'est le meilleur de la vie ", " Il fait penser, vibrer ", " Flaubert m'excite au lieu de me déprimer. " Malheureusement, Louÿs ne répondra pas à cette passion pour le " bon Gustave ". Gide ne veut pas polémiquer : " Je laisse retomber la discussion des enthousiasmes, car j'en aurais bien trop à dire — et que je ne veux pas me fâcher " ²¹, mais, en décembre, après une attaque sacrilège de son ami qui nomme Flaubert " Bouvard ", Gide répond : " Ta tartine sur Flaubert m'a congelé : je l'ai trouvée brutale et inutile... " ²²

En décembre 1890, grâce à Pierre Louÿs, Gide rencontre Paul Valéry et, en février 1891, Mallarmé.

L'édifice sera bouleversé au cours de l'année 1892, avec la révélation des *Élégies romaines* de Goethe : l'art devient possible non plus dans le renoncement mais dans le plaisir. Trois ans après son coup de foudre pour le reclus de Croisset, on peut dire que Gide s'émancipe de l'ascèse flaubertienne. Fin

figurais les longs après-midis rêveurs qu'il avait eus ; je songeais aux amères solitudes de l'adolescence, avec leurs vertiges, leurs nausées et leurs bouffées d'amour qui rendent les cœurs malades." (p. 244).

¹⁶ Cela donnera lieu à l'un des premiers textes de Gide publié en revue : *Reflets d'ailleurs (Petites études de rythme)*, La Wallonie, été 1891.

¹⁷ Un article de David H. Walker répertorie les citations tirées de la *Tentation de St-Antoine* dans les *Cahiers d'André Walker* (Baag, n°71, 1986, pp. 88 à 90).

¹⁸ Il s'agit sans doute de la 2e série parue la même année et consacrée principalement aux lettres à Louise Colet.

¹⁹ *Correspondances à trois voix*, op. cité, 22 décembre 1889, p. 134.

²⁰ Id. p. 232.

²¹ Id. p. 246.

²² Id. p. 374.

1893, pendant son premier voyage en Afrique du Nord, il écrit : “ Alors, cessant d'appeler tentations mes désirs, cessant d'y résister, je m'efforçai tout au contraire de les suivre... ”²³

Bientôt, il rejettera la démarche flaubertienne : “Absurde théorie qu'on inventa en France d'après Gautier et Flaubert, qu'il faut séparer l'œuvre de l'homme...” (16 janvier 1896²⁴). Eric Marty cite en note²⁵ des *Notes* de Gide publiées en 1897 : “ Je crois très stérilisante la théorie de Flaubert...” En janvier 1912, même reproche : “Absurdité de la méthode objective (Flaubert) ”²⁶ . Et dans un article publié en mars dans *La NRF* : “ Mais Gustave Moreau n'est pas plus un grand peintre que Flaubert, hélas ! n'est un grand écrivain. [...] Je vois partout contention, gaucherie...”²⁷

Le 22 décembre 1917 : “ Et je songeais à Flaubert, et à toute l'injustice de son art - fruit d'une déplorable théorie et d'un urgent besoin de macération (qui reste, avec son enthousiasme, le meilleur de lui, peut-être). ”²⁸

Cependant, en 1913, Gide place *Madame Bovary* parmi ses dix romans français préférés et il précise : “ J'ai longtemps aimé Flaubert comme un maître, comme un ami, comme un frère ; sa *Correspondance* était mon livre de chevet. Ah ! Que je l'ai bien lu, vers vingt ans !...”²⁹

Dans un *Feuilleton* de 1921, il écrit : “ Je relis le tome III de Flaubert (*Correspondance*), et, latent ou gueulé, le blasphème contre la vie, ce blasphème permanent, chez celui-ci que j'aime, me cause une grande douleur. Je sens ce *devoir* d'être heureux, plus haut et plus impérieux que ces factices devoirs d'artiste.”³⁰

Le 13 décembre 1921, il confie : “...mais je voudrais du même coup montrer comme quoi le “ grand homme ”, c'est tout de même Flaubert. ”³¹ Et le lendemain : “ Pourquoi je n'écris rien sur Flaubert ? Parce qu'il m'est très pénible de n'avoir plus pour lui la grande admiration que j'avais dans ma jeunesse. “ Ailleurs, Gide reconnaîtra qu'il accepte difficilement que l'on puisse critiquer Flaubert sans l'avoir aimé au préalable.

En mars 1922, il écrit dans *La NRF* : “ J'ai tant aimé Flaubert ! [...] Sa

²³ *Journal I*, Pléiade, 1996, p. 176.

²⁴ Id. p. 213.

²⁵ Id. p. 1417.

²⁶ Id. p. 704.

²⁷ *Incidences*, Gallimard, 1989, p. 91

²⁸ *Journal I*, Pléiade, 1996, p. 1052.

²⁹ *Essais critiques*, Pléiade, 1999, pp. 272-273.

³⁰ *Journal I*, Pléiade, 1996, p. 1155.

³¹ Id. p. 1144.

Correspondance a durant plus de cinq ans, à mon chevet, remplacé la Bible. C'était mon réservoir d'énergie. Elle proposait à ma ferveur une forme de sainteté nouvelle. " ³² Cet "éloge extraordinaire" n'échappa pas à la perspicacité d'Albert Thibaudet qui clôturera l'*Hommage à André Gide* ³³ par un article de sept pages intitulé *Gide et Flaubert*. Thibaudet remarque que les deux auteurs sont rouennais et précise que " par son oncle Pouchet qui lui légua sa collection d'insectes, il tient même à la famille et aux amitiés de Flaubert. " ³⁴ Et d'affirmer : " Gide a son Croisset dans Cuverville." Thibaudet estime que Gide a exploité dans *Paludes*, les *Caves du Vatican* et les *Faux-Monnayeurs* le filon flaubertien des idées reçues. Quant à la *Correspondance* de Flaubert, Thibaudet y voit, en terme d'architecture, " les plus grandes caves de la littérature française ". De sorte que si les lettres à Louise Colet sous-tendent l'écriture de *Madame Bovary*, le *Journal des Faux-Monnayeurs* jouerait un rôle équivalent pour le roman de Gide. Quant à la question des voyages, Thibaudet estime que Flaubert et Gide ont pareillement été renouvelés par l'Afrique : " certaines pages des *Nourritures* sont orchestrées à la *Salammbô*. " Sans doute excessif, Thibaudet détecte même *Madame Bovary* dans *Saül*. En conclusion, il juge que Gide est l'épigone de Flaubert, mais qu'il a su " se délivrer de sa famille spirituelle."

Durant toute sa vie, Gide se sera nourri de Flaubert, aussi bien par la lecture de l'œuvre que par le sens du travail artistique. Le 30 janvier 1931, s'interrogeant sur une récente évolution, il note : "...mon unique désir ayant été jusqu'à ces derniers temps d'écrire des œuvres d'art, non précisément impersonnelles, mais comme émancipées de moi-même. [...] Je me considérais d'abord comme un simple artiste et ne me préoccupais guère, à la manière de Flaubert, que de la bonne qualité de mon travail." ³⁵

En 1942, Flaubert et Mallarmé sont aux yeux de Gide les deux rares artistes tout entiers dévoués à leur idéal. ³⁶ Trente ans plus tôt, il avait formulé le même rapprochement : " il [Mallarmé] se proposait à lui-même une sorte de sainteté très voisine de celle qu'avait exigée de soi Flaubert." ³⁷

Si l'on établit un parallèle avec *Le Retour de l'enfant prodigue*, on peut

³² *Incidences*, Gallimard, 1989, p. 91.

³³ Ouvrage collectif, Éditions du Capitole, Paris, 1928, 235 pages.

³⁴ Félix-Archimède Pouchet (1800-1872) avait été l'élève du père de Flaubert et devint directeur du Museum de Rouen. Son fils, Georges Pouchet (1833-1894), deviendra l'ami de Flaubert. Or, la grand-mère maternelle de Gide est née Pouchet. De ce fait, Gide enfant recevra la collection d'insectes de F-A. Pouchet. En 1892, Gide faillit accompagner son cousin Georges Pouchet, dans un voyage scientifique. On peut imaginer que Gide reçut de G. Pouchet des confidences directes concernant Flaubert.

³⁵ *Journal II*, Pléiade, 1997, pp. 250-251.

³⁶ *Essais critiques*, Pléiade, 1999, p. 368.

³⁷ Id. p. 508.

dire que Gide, orphelin de père ³⁸, se crée un héritage avec Flaubert, mais que fils unique, il est à la fois aîné, prodigue et puîné, et donc pris dans une perpétuelle oscillation entre acception et refus de cet héritage, entre retour et départ. ³⁹

³⁸ Dans sa préface aux *Correspondances à trois voix* (op. cité), Pascal Mercier analyse l'impact de la perte des pères sur le rapprochement entre Gide, Louÿs et Valéry.

³⁹ Le 6 février 1907, Gide note : " J'élabore un *Enfant prodigue*, où je tâche à mettre en dialogue les réticences et les élans de mon esprit. " *Journal I*, Pléiade, 1996, p. 559.

Eugène Michel

Addenda : La phrase de la *Préface aux Dernières chansons de Louis Bouilhet* qui retint l'attention du jeune Gide semble bien une excellente définition du romancier : “ Enfin, si les accidents du monde, dès qu'ils sont perçus, vous apparaissent transposés comme pour l'emploi d'une illusion à décrire, tellement que toutes les choses, y compris votre existence, ne vous sembleront pas avoir d'autre utilité, et que vous soyez résolu à toutes les avanies, prêts à tous les sacrifices, cuirassés à toute épreuve, lancez-vous, publiez ! “

J'adresse tous mes remerciements à Sandra Travers de Faultrier grâce à qui ce sujet est né, à Henri Heinemann qui m'a encouragé à l'approfondir et à Pierre Masson qui m'a fourni de précieuses indications.